

La chose

Jean-Paul HILTENBRAND

(103)Argument. Dans l'*Esquisse*, **Freud** a inventé la Chose, **Lacan** reprend cette invention et l'affirme comme étant au fondement de la démarche éthique. En quoi une telle reprise reste-t-elle dans la visée freudienne de la Chose ? En effet, **Lacan** énonce sa thèse dès le début du Séminaire, en ceci que la loi morale présentifie le poids du Réel (p. 28), l'éthique est l'orientation de l'homme par rapport au Réel (p. 20) et l'action morale introduit dans le Réel du nouveau (p. 30).

Freud a inventé la Chose : c'est une invention d'ordre analytique et scientifique. Il n'y a pas d'antécédent dans ce domaine : aucune science qui mette le trou au principe de sa dynamique. Et je rappelle ici la question que **Lacan** a posée dans le Séminaire XI : qu'est-ce qu'une science qui inclut la psychanalyse ?

Voilà donc, à peu près, dans quel contexte nous avons à entendre cette invention de *la Chose*. Et cette invention dépend d'un double constat que **Freud** avait fait dès cette époque. Un constat en forme de question : pourquoi l'homme n'est-il pas simplement conduit dans son existence par le (104)principe de plaisir ? Et en quoi se nécessite dès lors l'interposition des symptômes, pour certains névrosés, comme l'accès substitutif à la satisfaction du désir ? Il s'agit donc d'une interrogation qui se situe au coeur de l'action, au coeur du rapport de l'homme à son plaisir et donc à ce qui va organiser son éthique, le mode sur lequel il va établir des règles symboliques et sociales qui conduisent cette action symbolique au regard d'un réel.

Avant d'aborder directement *la Chose*, je vais faire une remarque préliminaire. Lorsque l'on suit avec attention et esprit critique, au début de l'*Esquisse*, la mise en place des appareils, la dialectique des processus primaires et secondaires, et ensuite leur illustration au niveau des vécus de satisfaction et de douleur, immédiatement surgit une question. La difficulté est la suivante : la mise en place faite par **Freud** est un modèle qui est loin de répondre à tous les cas de figure. C'est un modèle de base qui obéit à un principe : toute élévation de quantité dans les neurones, que ce soit d'origine externe ou interne, va engendrer de la douleur ou du déplaisir. L'état de satisfaction, par contre, se définit comme étant la décharge de ces quantités par les voies qu'on connaît. Tout l'appareil opère des frayages pour écouler ces quantités et pour revenir à un état de moindre tension, de repos, d'inertie ou de constance. Normalement, lorsque se présente un désir, l'appareil va veiller à ce que le déroulement se fasse dans le sens de la satisfaction, c'est-à-dire que l'état de repos soit à nouveau atteint. C'est donc cet appareil hédoniste qui répond au principe de plaisir, mais les ennuis commencent lorsqu'apparaît un désir, auquel il n'est que partiellement préparé. Et ici se présentent deux cas de figure, que j'emprunte au texte de **Freud**. Tout d'abord, il y a la *Begierde*, c'est-à-dire on pourrait traduire de la sorte : le désir impérieux, lié au

Not des Leben, c'est-à-dire l'état d'urgence dans lequel l'enfant est dans la **(105)**détresse. C'est ici une référence aux nécessités vitales de l'individu. Ce que **Freud** pointe comme *Hilflosigkeit*. Je vais vous lire le passage qui est dans le paragraphe intitulé « Le vécu de satisfaction » :

« L'organisme humain est d'abord incapable de provoquer l'action spécifique. Elle se produit par aide étrangère, en ce qu'un individu expérimenté est rendu attentif à l'état de l'enfant à travers la décharge sur le chemin de la modification intérieure. Cette voie de décharge acquiert ainsi la fonction secondaire de la compréhension extrêmement importante, et la détresse (Hilflosigkeit) initiale de l'homme est la source originelle de tous les mobiles moraux. » (p. 15)

Il est intéressant de noter ici combien cette remarque de **Freud** est à associer à ce que **Lacan** a écrit dans le *stade du miroir*. Je poursuis la lecture de **Freud** :

« Lorsque l'individu secourable a exécuté le travail de l'action spécifique dans le monde extérieur pour celui qui est en détresse, ce dernier est alors, de par des dispositifs réflexes, en état d'accomplir, sans plus attendre, dans son intérieur corporel, le travail nécessaire à la levée de la stimulation endogène. Le tout représente dès lors un vécu de satisfaction, qui a les conséquences les plus prégnantes pour le développement fonctionnel de l'individu. »

Vous voyez donc que cette intervention de l'autre dans le champ de la satisfaction du désir impérieux, ramène la question de l'objet à son lien, à cet autre, à cet individu secourable. Je remarque simplement que, comme dans le stade du miroir, **Freud** évoque une immaturité organique – à savoir que l'enfant est incapable de satisfaire ses propres besoins – et qu'il y a ici une anticipation, non pas motrice, mais une anticipation de la satisfaction, à laquelle est attachée dès lors cette fonction de l'autre.

Voilà donc, dès le début de l'*Esquisse*, la mise en **(106)**place par **Freud** de cette situation de la Begierde. Il y a trois conséquences. Tout d'abord, « il s'accomplit une décharge permanente et par là est mis fin à la poussée qui avait engendré du déplaisir. Deuxièmement, il se constitue dans le *psallium* l'investissement d'un neurone qui correspond à la perception d'un objet. Et enfin, il arrive, en d'autres lieux du pallium, les annonces de décharge sur le mouvement réflexe déclenché qui fait suite à l'action spécifique. Entre ces investissements et les neurones du noyau se forme un frayage » (pp. 15 et 16).

Vous voyez qu'à partir de ce modèle premier, **Freud** va décrire ou décalquer l'expérience de satisfaction en général. Donc, ce frayage est ce qui vient constituer le signal, l'image première de ce souvenir.

Et pour donner tout son poids à la chose, notons ici que l'image de souvenir est évidemment habitée par l'autre. Mais, à vrai dire, ce n'est qu'un modèle premier. Il y a une différence fondamentale avec le *Wunsch*, c'est-à-dire ce qui est habituellement traduit par « désir ». Désormais, le désir n'est plus simplement lié à la perception d'un objet, mais est un désir d'objet associé à une image de souvenir de satisfaction. cette satisfaction qui résulte du frayage.

Vous voyez comment **Freud** introduit un objet neutre, mais un objet qui est hautement dialectisé pour le sujet, qui, d'autre part, vient à souligner la division dans laquelle le sujet va retrouver cet objet. C'est ici, à cet endroit où il y a d'un côté l'objet et de l'autre son association avec le souvenir de satisfaction, que cet appareil du principe de plaisir se montre particulièrement inadéquat pour suivre les informations qu'il reçoit de la part d'un investissement de désir. Cet appareil va participer du même mirage que le leurre suscité par l'objet associé à l'image de souvenir. Il suffira donc que l'investissement de l'objet et celui de l'image de souvenir ne correspondent pas pour que, comme le dira **Freud**, la déception ne se fasse pas attendre et **(107)**qu'intervienne donc une grande déliaison de déplaisir, voire de douleur, ou les deux à la fois (puisque **Freud** distingue ces deux notions). En outre, la caractéristique du désir est de vérifier l'image de souvenir au point de la vivifier, au point de la présenter hallucinatoirement et

par conséquent d'engendrer au niveau de l'appareil « un complet développement de déplaisir », apportant un complet développement de défense. Et ceci définit le processus primaire (p. 21).

Le cas est le même si l'investissement de désir sollicite une image de souvenir hostile. Nous sommes obligés ici de décrire rapidement ce qu'il en est du processus de défense (*Abwehr*) puisque le processus primaire est un processus totalement aveugle : il ne fait que répondre automatiquement à ce qui se présente. Il faut donc, pour que l'organisme ne soit pas débordé par les investissements de désir, un appareil de défense.

Je n'insisterai pas sur cet appareil de défense. Je dirai simplement que cet appareil de défense est en même temps un appareil de régulation, qu'il a pour fonction d'engendrer l'inhibition par le détournement des quantités sur des voies latérales. Que la deuxième défense est une régulation qui est assurée par le « Je ». C'est à lui qu'est confiée la fonction d'inhibition et de défense, en ceci que le « Je » a à distinguer si les signes de la perception sont ceux de l'image de souvenir ou ceux de l'objet. Autrement dit, il doit distinguer et il doit juger si les signes de qualité, qui viennent de l'appareil ω , sont des signes de réalité. Donc, le « Je » est un critère entre perceptions et représentations. Mais la fonction secondaire du « Je » n'est pas si simple, comme nous le verrons par la suite.

En ce point du développement, **Freud** se pose des questions. Questions qui donnent à l'invention de la Chose tout son poids. Jusqu'ici, nous sommes dans un modèle relativement cohérent, mécaniciste, physiologique : un modèle de défense conçu comme vital contre la douleur et **(108)** contre le déplaisir. A la fin de l'*Esquisse*, **Freud** utilisera une autre instance qu'il appellera *Unlust-Drohung* (p. 48), la menace de déplaisir. Mais nous ne savons pas d'où s'origine véritablement l'image de souvenir hostile. Ce qu'on remarque si, à partir de là nous pouvons apercevoir comment s'organise le refoulement secondaire, rien n'éclaire le refoulement originaire. C'est une question qui avait été aperçue par **Freud**, dès les pages 17 et 18 de l'*Esquisse*, puisqu'il nous dit, à propos des *affects et états de désir* :

« *Les restes des deux sortes de vécu (satisfaction et douleur) qui ont été traités, sont les affects et les états de désir, qui tous deux ont en commun de contenir une élévation de la tension de Q_n (?) en Ψ , établie dans l'affect par déliement soudain, dans le désir par sommation. Les deux états sont de la plus haute signification pour le déroulement en Ψ , étant donné qu'ils laissent pour celui-ci des motifs de nature contraignante. De l'état de désir résulte immédiatement une attraction vers l'objet de désir et corrélativement son image de souvenir ; du vécu de douleur résulte une répulsion, une aversion à maintenir l'image du souvenir hostile investie. Ce sont là l'attirance de désir primaire et la défense primaire » (pp. 17 et 18).*

Et **Freud** explicite cela en faisant cette remarque : « *Plus difficile à expliquer est la défense ou le refoulement primaire (...) »* (p. 18).

Aussi, n'est-ce qu'avec l'introduction de *das Ding*, dans les paragraphes intitulés « *Le Reconnaître et la pensée reproduisante* » (pp. 21-23) et « *Le Remémorer et le Juger* » (pp. 23-24), que ce qui était dépense physiologique trouve une base métapsychologique et éclaire, du même coup, la nature hostile de l'objet ainsi que sa fonction éventuelle de déliaison de déplaisir. C'est-à-dire qu'ici *das Ding* permet véritablement de donner à l'*Esquisse* son **(109)** tour métapsychologique en explicitant le caractère paradoxal du désir ainsi que sa fonction antinomique avec l'agréable (*das Wohl*) du principe de plaisir.

Freud évoque *das Ding* à quatre reprises dans l'*Esquisse* et c'est déjà beaucoup pour en tirer les linéaments essentiels. Il part de cette remarque que l'investissement de désir, qui correspond pour une grande part à l'investissement libidinal de souvenir, ne concorde que rarement avec l'investissement de perception, pour une raison qui est un fait d'observation, à savoir : qu'une perception ne donne pas lieu à un investissement d'un neurone unique, mais toujours à un investissement complexe de neurones (p. 21). Il convient de rappeler ici que les frayages qui ont

abouti à la constitution d'un souvenir, que ce souvenir soit agréable ou hostile, sont aussi des complexes de neurones. Je renvoie là à la constitution de l'appareil Ψ . A partir de là, **Freud** décompose ces complexes : étant donné qu'il s'agit de systèmes complexes, il n'y a donc jamais correspondance et adéquation entre ce que j'appellerais brièvement le désir et l'image de souvenir. Donc **Freud** décompose ces complexes.

L'une de ces parties est la partie constante, immuable, inaccessible au jugement et qui sera appelée « la Chose » et qu'il met en corrélation avec le noyau du « Je ». D'autre part, une composante inconstante, qu'il appellera « neurone b », qu'il définit comme l'activité de « la Chose », sa propriété, ailleurs, son mouvement, son prédicat et qui est le neurone « perdu ».

Voilà donc la définition du cadre général. Je vais simplement reprendre le texte à la page 24. C'est le deuxième paragraphe où **Freud** parle de « la Chose » dans le remémoré du sujet et il y a là quelque chose d'important : il situe ce *das Ding* à partir du complexe de perception. « *Admettons que l'objet que livre la perception soit ressemblant au sujet, un prochain, un Nebenmensch.* »

Il faut ici faire déjà une remarque. Le terme de « sujet » traduit le terme freudien du *Subjekt*, ce qui ne (110) désigne pas la personne en tant qu'individu, mais la personne qui pense. En fait, c'est plus complexe, plus ambigu : il y a aussi à entendre « sujet » dans le sens où l'on disait avant la révolution : « *Le roi règne sur 30 millions de sujets de mécontentement* ». Il y a aussi cette balance, lorsque **Freud** veut désigner la personne, il utilise le terme de *Individuum*. Ici, au contraire, il utilise *Subjekt*. (p. 23). Il s'agit donc d'un « sujet d'intérêt ». D'ailleurs, à la page précédente, **Freud** nous parle de cette question de l'éveil de l'intérêt. Il faut donc entendre dans la supposition freudienne : « *Admettons que l'objet que livre la perception soit ressemblant à l'intérêt* » (p. 24).

Et il continue : « *L'intérêt théorique de ceci dès lors s'explique par le fait qu'un tel objet est en même temps le premier objet de satisfaction, en outre le premier objet hostile, de même que la seule puissance secourable. A cause de cela, l'homme apprend à reconnaître auprès du prochain* ».

C'est là une petite phrase tout à fait importante : L'homme – **Freud** ne dit pas qu'il apprend à se satisfaire –, il apprend à reconnaître. Et à *reconnaître* non pas le prochain, mais *auprès* du prochain. **Freud** utilise ce terme de *Erkennen*, « re-connaître » et non pas *kennen*, qui est « connaître ». Il y a là une différence, quelque chose de tout à fait fondamental indiqué par **Freud**. Et qu'est-ce qu'il apprend à reconnaître auprès de ce prochain ?

« Les complexes perceptifs qui partent de ce prochain seront dans ce cas en partie nouveaux et incomparables, par exemple dans le domaine visuel ses traits ; d'autres perceptions visuelles par contre, par exemple, celles de ses mouvements de mains, recouvriront dans le sujet le souvenir d'impressions visuelles propres tout à fait semblables de son propre corps, auxquelles sont liés par association les souvenirs de mouvements vécus soi-même. (111) D'autres perceptions de l'objet encore, par exemple quand il crie, éveilleront le souvenir du propre cri et par là les propres vécus de souffrance. Et ainsi le complexe du prochain se caractérise par deux composantes (...) » (p. 24)

Tandis que la partie constante, c'est-à-dire *das Ding* est tout à fait inerte et inamovible dans cette affaire, l'autre partie « peut être comprise par un travail de remémoration, c'est-à-dire ramenée à une information du propre corps » (p. 24). Il fallait souligner cela : tout ce complexe que **Freud** nomme le « complexe du prochain » est en fait ramené à une information du corps propre, c'est-à-dire à quelque chose qui est de l'ordre de la remémoration des impressions du corps propre. Il est tout à fait sensible que ce que le sujet a à reconnaître est aussi quelque chose d'autre que **Freud** a énoncé quelques pages auparavant, au début du paragraphe « Le Reconnaître et la pensée reproduisante » (page 21) : « *Après que nous ayons introduit l'hypothèse que dans le processus de désir, l'inhibition du Je occasionne un investissement modéré de l'objet désiré, ce qui permet de le reconnaître comme non réel (als nicht real zu erkennen) (...)* »

Vous voyez que **Freud** insiste énormément sur cette affaire.

Mais ce qui est à reconnaître, est ce qui est de l'ordre du neurone b, et sans doute pas de la Chose, du *das Ding*. Reconnaître, c'est donc, par un travail de remémoration, ramener cette partie disparate, le prédicat, à une information du corps propre. **Freud** dira plus loin, dans d'autres paragraphes, « un souvenir de mouvement ». A l'inverse du *das Ding*, le neurone b est un neurone dont l'accès peut se faire par des voies plus lâches. La fonction du neurone perdu trouve donc sa base concrète dans les informations du corps propre du sujet au regard de l'autre (p. 57).

Il est un autre passage (pp. 44 et 45) sur lequel je **(112)**n'insiste pas parce que cela est longuement explicité dans le séminaire de **Lacan** sur *L'Éthique*, à savoir : le rapport du neurone b au langage. L'information sur l'objet se fait par le cri : elle est introduite dans le langage par le cri. C'est cela qui permet, dit **Freud**, d'en faire quelque chose de conscient. Tant que ce n'est pas passé par le langage, ce n'est pas accessible au conscient.

Voilà donc pour la partie inconstante du complexe du prochain. Reste à dire quelque chose de « la Chose ». En ce qui la concerne, notre abord ne peut pas être le même puisque, tout d'abord, elle se caractérise par son inaccessibilité au jugement. Cette Chose a, en outre, rapport avec l'émergence du *Nebenmensch* dans le complexe du prochain, mais rien ne nous en est dit de façon plus précise. Enfin, cette Chose reste la face voilée, située comme la cause, en rapport avec le neurone b. Cause, car *das Ding* (en allemand) se présente dans ce registre sémantique de la causalité. En effet, si le processus de répétition s'engage dans les retrouvailles du neurone perdu, c'est en vertu de *das Ding*. On ne verrait vraiment pas comment le sujet serait intéressé par un neurone perdu, simplement parce qu'il est perdu, s'il n'y avait pas, dans cet arrière-plan du neurone perdu, ce *das Ding* qui est la cause, en tant que Réel inaccessible. Nous pouvons donc la définir comme fonction causale.

Pour terminer, je dirai deux mots du « Je » dans l'*Esquisse*. Cette question est tout à fait fondamentale puisqu'elle nous donne, en même temps, quelque chose qui est comme un éclairage tout à fait particulier, non pas seulement de la structure du sujet, mais également de *das Ding*. Freud, dès ses premières allusions à *das Ding*, nous dit qu'elle est à mettre en corrélation avec le noyau du « Je ». Or, dans l'*Esquisse*, le « Je » c'est un ensemble de neurones bien frayés les uns par rapport aux autres (p. 19) ; il fait donc partie du système Ψ . Son statut, on le réduit souvent à ses fonctions d'inhibition, mais cela **(113)**n'est pas aussi simple, puisque l'on va retrouver une partie de la composante constante, donc de *das Ding* au niveau de cette corrélation étroite avec le « Je ». Si bien que ce « Je » n'a pas seulement une fonction inhibitrice, mais aussi une fonction que l'on pourrait qualifier de *participante*, de participation à toutes les conséquences de *das Ding*. Je ne dis pas que *das Ding* est incorporé au Je. Ce serait trop, ce n'est pas ce que dit **Freud**. Mais *das Ding* est en relation étroite avec ce noyau du Je. Cela éclairerait aussi le fait que, dès l'*Esquisse*, **Freud** conçoit que, dans ce « Je », il y ait une partie, elle également inaccessible et inconsciente. Serait-ce ce que **Lacan** désigne comme la partie symbolique du Moi ?

Une remarque sur quelque chose de fondamental et qui doit rester présent à notre esprit en ce qui concerne l'éthique : la question du jugement. Du jugement et de la pensée, tels que **Freud** les évoque dans l'*Esquisse*. Pour faire bref, je dirai que le jugement a pour fonction de dresser le constat de la dissemblance entre l'investissement de perception et l'investissement de souvenir et de constituer le jugement de réalité.

Le penser, lui, survient dans l'après-coup du jugement, c'est-à-dire une fois que le constat de la dissemblance est fait. Survient alors le penser, lequel a un but. Dans le cas de la discordance, ce but est de trouver les lois de l'association possible pour rétablir l'identité entre l'investissement de perception et celui de souvenir. Pour schématiser, je dirais :

1. Le jugement est un acte : c'est prendre acte d'une dissemblance. Il prend acte du réel.

2. Le penser, au contraire, est de l'ordre du « bricolage » pour essayer d'arranger les choses.

C'est là une distinction que **Freud** maintient tout au long de l'*Esquisse* et plus particulièrement dans le Chapitre III. Donc il y a un *jugement sans but*. Ensuite il y a la *pensée reconnaissante* qui juge de l'identité avec l'investissement du corps. Dans un deuxième plan, il y a (114) la *pensée reproduisante* qui juge de l'identité avec l'investissement psychique. Enfin, quatrième terme, vient le *jugement de réalité*, celui dont **Freud** parle comme ce qui ponctue le travail et qui permet la satisfaction éventuelle au désir.

Cette histoire de la participation de la Chose aux jugements et aux pensées, indirectement par la voie du Je, nous éclaire sur ce fait que toute activité humaine et psychique puisse être conditionnée, en arrière-plan, par la présence de la Chose. Toute la description de **Freud** consiste à montrer un appareil qui est lié à une élaboration possible sur la question du désir : c'est la Chose qui fait que le désir est d'abord une affaire d'éthique et non pas une affaire de plaisir et que toute l'activité humaine est organisée autour d'une perte.